

Un rêve salvateur

Colibri, 65 ans

– Pff... Quelle chaleur !

En ce début d'après-midi, la torpeur m'envahit. Le repas copieux n'a pas arrangé les choses. Et j'ai peut-être un peu forcé sur l'alcool.

Peu habituée à boire, j'ai fait une exception. On ne fête pas tous les jours l'anniversaire de son jeune frère. Paul vient d'avoir 24 ans. Le bel âge. Celui des projets, celui où le monde vous appartient.

Après un petit digestif (les prunes à l'eau de vie de notre mère ne se refusent pas), nous passons dans le salon. Vautré sur le canapé, Paul allume machinalement la télévision tout en attrapant sa console. Quant à moi, je m'installe paresseusement dans mon fauteuil électrique que je mets en position couchette. J'apprécie le confort. À 35 ans, ce n'est pas une tare.

Entre mes pieds écartés, j'entrevois l'écran. Un western s'y joue. Des cowboys, un troupeau, de grands espaces sauvages... J'essaie de suivre le scénario, mais la somnolence me gagne. Mes yeux se ferment. Inutile de lutter.

Tout à coup, l'agitation qui règne autour de moi me réveille en sursaut. Il me faut un certain temps pour reprendre mes esprits. J'arrête le balancement du rocking-chair dans lequel je me délassais. Près de moi, des joueurs abattent leurs cartes tout en sirotant un whisky. Paul se trouve parmi eux. La bouteille à disposition sur la table circule d'un verre à l'autre. Le patron astique le comptoir tandis qu'un pianiste massacre un air de folklore américain. De belles souris plantureuses émoustillent les clients. La longueur de leur jupon tranche avec le décolleté de leur poitrine. Elles aguichent les mâles poussiéreux et mal rasés dont quelques-uns portent une ceinture garnie d'un étui à revolver. Je ne vois pas d'arme.

Une des filles entraîne l'un des types à l'étage. Je ne m'en offusque pas. Cela fait partie de la vie dans ce coin reculé du Nouveau Monde. Les éperons arrimés aux bottes cliquettent dans l'escalier en bois à chaque marche montée.

Quelqu'un entre. Il est vêtu comme beaucoup d'une chemise en toile épaisse et d'un pantalon de cuir. Le mouchoir autour du cou et le chapeau retenu par une lanière dénoncent son activité de garçon vacher. Les portes battantes vont et viennent dans son dos tandis qu'il se dirige droit vers le bar en dénouant son ceinturon. Le pistolet émet un bruit sourd en heurtant le meuble. Le patron s'en saisit et le met à l'écart. Les gars ici ont la voix forte et le sang chaud. Une bagarre dégénérerait vite.

Je me détends dans le saloon familial. Je suis la femme du tenancier. À leur arrivée, chacun des consommateurs me salue d'un révérencieux " Bonjour, M'dame " en soulevant son couvre-chef. Ma tenue respectable n'a rien à voir avec celle des demoiselles de petite vertu. Le corsage boutonné jusqu'au col et la robe longue

traînant au sol suffisent à me classer dans le rang des personnes de bonnes mœurs. Et mon fils veille sur moi. En pleine force de l'âge, il sait jouer des poings.

La partie de poker s'est achevée. Je me lève et m'adresse à lui.

– Je vais prendre l'air.

– Je vous accompagne, mère.

Il récupère son arme et nous sortons. Une épouse sérieuse ne s'aventure pas seule dans la rue. Beaucoup de gars débarquent en ville pour s'enivrer et trouver un peu de plaisirs dans les bras d'une prostituée. Ils en oublient les civilités de base. Aussi, j'apprécie d'être chaperonnée. Personne ne m'importunera.

L'atmosphère est pesante. Un vent sec soulève la poussière de la rue principale. Plusieurs chevaux s'y reposent, attachés à des barrières en bois. Certains profitent de l'abreuvoir pour se remettre de leur chevauchée.

J'entends le marteau du maréchal-ferrant s'abattre en rythme sur l'enclume, façonnant les fers à la forme des sabots. Des montures attendent devant son échoppe. Une telle animation n'est pas coutumière.

– Il y a du monde en ville !

– Le patron du ranch *Écho Valley* a vendu des poulains. Il est venu avec son contremaître pour déposer les fonds à la banque. Justement, nous y voilà.

La bâtisse retient mon attention. Elle porte en fronton un large panneau annonçant "Wild West Bank". Par la porte vitrée, j'aperçois un homme moustachu et chapeauté accompagné d'un cowboy. Il tient en main un sac de jute qu'il s'apprête à remettre au banquier. J'en déduis qu'il s'agit de la somme récoltée par la vente des animaux.

À ce moment précis, nous sommes surpris par une cavalcade. Trois chevaux lancés au galop arrivent derrière nous et stoppent brusquement devant l'entrée de la banque. Les cavaliers sautent à terre. Deux font irruption dans l'établissement revolvers aux poings, alors que le troisième garde les bêtes. Un témoin court avertir le marshal.

Une charrette stationne à quelques mètres de nous. Mon fils m'y pousse afin de me mettre à l'abri. Le gardien de l'ordre rapplique, épaulé par son adjoint. Une fusillade s'en suit. Les chevaux affolés s'enfuient, laissant dans la poussière un malfrat grièvement blessé.

L'assistant s'effondre. Son collègue se retrouve en difficultés. Mon garçon ne reste pas insensible à la situation. Il me plaque au sol et sort son arme. Il abat un brigand. Le dernier fait feu dans sa direction et l'atteint au thorax avant de s'écrouler lui-même sous une balle du marshal. Les tirs cessent.

Je hurle en voyant mon gamin inerte. La terre desséchée absorbe le sang qui s'écoule de sa plaie.

– Hé, qu'est-ce qui te prend à crier comme ça ?

J'ai bondi sur mon siège. Mon cœur bat à tout rompre.

Surpris, Paul a laissé tomber sa manette de jeu. Heureusement, le tapis en amortit la chute.

– J'aurais pu la casser ! T'es barjo ou quoi ?

Je me calme. Tout va bien, ce n'était qu'un cauchemar.

Devant moi, le mot fin s'affiche. Mon subconscient m'a joué un bon tour en me faisant passer de l'autre côté de l'écran.

– On va se balader ? J'ai besoin de respirer.

Mon frère acquiesce en bougonnant.

– Si tu veux. De toute façon, ma partie est fichue.

Notre promenade nous mène à travers la bourgade où nous profitons de la relative fraîcheur des ruelles étroites jouxtant l'artère principale.

Nous cheminons tranquillement durant une bonne heure. La température a légèrement baissé, mais pas encore suffisamment. Paul essuie fréquemment la sueur qui lui colle les cheveux sous sa casquette à large visière. La marche nous a donné soif aussi.

Je propose :

– On rentre en prenant par la grand-rue. Ce sera plus direct.

J'en profite pour faire un peu de lèche-vitrine.

La devanture de la boutique de mode ne me laisse pas indifférente, mais mon frerot n'en a cure. Allez comprendre pourquoi !

Je passe donc mon chemin et avise le fleuriste. Son étalage multicolore embaume. Mon frère ralentit par courtoisie, mais son regard erre ailleurs.

– Ha ! Les cowboys arrivent !

À ces mots, je frémis. Tout mon être se met en mode alerte.

Sur le trottoir d'en face, à moins de cinquante mètres, un camion blindé de la *Brinks* se gare devant la poste. Deux hommes descendent par la porte arrière, main sur la crosse du pistolet, prêts à dégainer si nécessaire. Ils s'engouffrent dans le bureau.

Je sens mon ventre se tordre.

Paul observe la scène entre deux voitures en stationnement.

Peu après, les convoyeurs ressortent. L'un porte une valise visiblement alourdie.

Une moto débouche alors de nulle part et fonce sur les agents de sécurité.

Je reçois une décharge d'adrénaline.

Sans réfléchir, je cours vers mon frère. Je l'agrippe par la manche, le ramène brutalement en arrière et le maintiens de force accroupi derrière le premier véhicule en pesant de tout mon poids.

Une salve se déclenche au moment même où il recule. Sa casquette vole, arrachée par un projectile qui finit sa course dans une botte de fleurs gorgée d'eau. Le liquide se répand sur le bitume. Fascinée, je le regarde ruisseler. Ma respiration s'accélère. Cette scène, je l'ai déjà vécue avec autant d'intensité !

L'alerte a été lancée. Les sirènes retentissent.

La moto repart dans un crissement de pneus.

Personne n'a été touché. Un vrai miracle.

Paul récupère son couvre-chef dont la visière est perforée.

Il réalise ce qui vient de se passer.

– Si tu ne m'avais pas tiré en arrière... Tu as eu un sacré réflexe. Je te dois la vie. Merci grande sœur !

– Dis plutôt merci aux cowboys de la télé.

Mon frère me regarde, interloqué.

– Laisse tomber. Tu ne peux pas comprendre...